

108. 7. 123.

LE

GARDE DE NUIT,

OU

LE BAL MASQUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM. MÉLESVILLE ET MASSON,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 3 OCTOBRE 1829,

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉÂTRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,

vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Prince JULIEN.....	M. DAUDEL.
Le Conseiller RIXDALLER, Gouverneur du Prince.....	M. CLÉMENT.
Le Comte DE PILZOW.....	M. CAZOT.
La Baronne DE MANSFELD.....	M ^{lle} JOLIVET.
PHILIPPE ; Garde de nuit.....	M. VERNET.
ROSE, fiancée de PHILIPPE.....	M ^{lle} ÉLIZA.
SLOOP, Soldat saxon.....	M. LEFÈVRE.
UNE FEMME MASQUÉE.....	M ^{lle} PALMYRE.
TROIS BOURGEOIS.....	M. GEORGES.
	M. BÉGAT.
	M. CHARLES.
DEUX ISRAÉLITES.....	M. PRIEUR.
	M. EMMANUEL.
MASQUES, DAMES, VALETS.	
GARDES DE NUIT.	
BOURGEOIS.	



La Scène est dans une petite principauté d'Allemagne.



Nota. Les Acteurs sont placés en tête de chaque scène comme au Théâtre ; le premier à gauche du spectateur. Les changements sont indiqués par des notes au bas des pages.

LE GARDE DE NUIT.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.



Acte premier.

Le Théâtre représente une place publique. — A gauche du spectateur, l'entrée d'une rue étroite, qui conduit à un hôtel bien éclairé. — A droite, la maison de Gottlieb. — Au premier plan une fontaine. — Un banc de pierre est devant la fontaine.



SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, PHILIPPE.

MATHIEU, *un peu pris de vin.*

Voilà ce que c'est... J'accepte une bouteille chez ton père, et on en boit huit... c'est une infamie!

PHILIPPE, *regardant dans la maison.*

Paix donc, maître Mathieu, vous allez le réveiller, on vient de le placer sur son lit.

MATHIEU.

Sur son lit!... pauvre voisin Gottlieb!... un garde de nuit!... quelle honte!... c'est capable de le perdre.

PHILIPPE, *effrayé.*

Vous croyez?

MATHIEU.

N'est-ce pas à nous que la tranquillité de cette résidence est confiée? nous en répondons au commandant de place,

et je ne connais pas dans toute l'Allemagne d'humain plus intraitable que le comte de Pilzow.

AIR du *Faudeville de l'Homme vert.*

C'est notre chef!... rien ne le touche;
Lorsque l'on manque à son devoir...
Toujours la menace à la bouche,
Et toujours la canne en sautoir!
La schlague, entre nous, camarade,
Pour lui, doit avoir des appas...
Car il a gagné chaque grade
Sur les épaules de ses soldats.

Et ton père va encore contribuer à son avancement.

PHILIPPE, à *mi-voix.*

Bah! si vous le vouliez, on ne s'apercevrait de rien...
Laissez-moi prendre sa place pour cette nuit.

MATHIEU.

Toi, Philippe?

PHILIPPE.

Tiens, je ferai son service avec un peu plus d'à-plomd que lui, et c'est une bonne occasion pour obtenir la survivance... vous savez qu'il ne me manque que ça pour épouser ma petite cousine Rose.

MATHIEU.

Diable! c'est que pour entrer dans le corps des gardes de nuit, il faut une réputation intacte... et un garçon qui s'est fait chasser de chez le conseiller Rixdaller, le gouverneur du jeune prince...

PHILIPPE.

Tiens, on ne m'a pas chassé; je me suis sauvé.

MATHIEU.

Tu t'es sauvé?

PHILIPPE.

Pardi! ne voulait-il pas joindre à mes gages une gratification de cinquante coups de bâton... vous sentez que je n'étais pas pressé d'aller toucher...

MATHIEU.

Cinquante coups de bâton? parce que tu ne pouvais pas faire ton service, que tu étais un imbécille...

PHILIPPE.

Au contraire, il trouvait que j'avais trop d'esprit... c'est vrai que je n'en manque pas... vous savez que je suis un gaillard déleurré, qui n'est jamais embarrassé...

MATHIEU.

Tu n'avais pas de mœurs, peut-être ?

PHILIPPE.

Bah ! c'est mon amour pour les mœurs qui m'a perdu... J'avais remarqué au palais qu'un individu s'introduisait tous les soirs chez une des femmes de la grande duchesse, une petite brune, un nez en l'air... Moi je me défie des nez en l'air... Pour arrêter le scandale, je tends une corde dans le petit escalier dérobé, qui conduisait chez elle, et je guette l'insolent... Pouf ! qui est-ce qui pouvait se douter que ce serait le gouverneur du prince qui viendrait s'y casser le nez?... un homme qui débite de la morale à raison de 1,000 florins par mois...

MATHIEU.

C'était lui?...

PHILIPPE.

Regardez son nez, la marque y est encore... J'en sais bien d'autres sur son compte, allez... et si j'osais... mais je n'ose pas, à cause de la gratification.

MATHIEU.

Et si tu vas commettre de pareilles méprises cette nuit ?

PHILIPPE.

Laissez donc...

AIR : On dit que je suis sans malice.

Je connais très-bien le service...
 Dans la vill' faire la police,
 S' prom'ner du soir au matin,
 Avec sa p'tit' lanterne en main...
 Garder avec soin les demeures
 Des bons bourgeois... et tout's les heures
 Les réveiller... pour les prév'nir
 Du temps qu'il leur reste à dormir.

MATHIEU.

Pas mal !

PHILIPPE.

Disperser les vagabonds, et arrêter les voleurs...

MATHIEU.

C'est là que je t'arrête... A quoi reconnaît-on un voleur ?

PHILIPPE.

Ce n'est pas malin. Dès qu'on voit un homme escalader un mur, descendre d'une croisée, on le saisit au collet...

MATHIEU.

Et on fait une bêtise.

PHILIPPE.

Bah!

MATHIEU.

On risque d'arrêter quelque grand seigneur en bonne fortune... Il faut du tact, et savoir distinguer les différentes classes qui ont l'habitude de voyager par la fenêtre.

PHILIPPE.

C'est juste.

MATHIEU.

Tu conçois, par exemple, que le prince Julien, un étourdi qui met chaque nuit la ville sans-dessus-dessous, mérite des égards... et si tu t'avisais...

PHILIPPE.

Il n'y a pas de risque... j'ai habité le palais... je connais son altesse...

MATHIEU.

Oh! alors je me rends.

PHILIPPE.

Vrai?

MATHIEU.

Enchanté de sauver un ami! Je vais distribuer les postes. Tu sais qu'il y a bal masqué chez le grand chambellan?

PHILIPPE, *montrant la ruelle.*

Ça se voit d'ici... Son hôtel est tout illuminé.

MATHIEU.

Que ça t'éclaire sur tes devoirs... surveille bien les environs... n'oublie pas surtout de chasser les ivrognes.

PHILIPPE.

A propos, si je vous rencontre dans ma tournée?...

MATHIEU.

Nous boirons la goutte ensemble... Bonne nuit, mon garçon!

(Il sort.)

SCENE II.

PHILIPPE, *seul.*

Eh bien ! je lui conseille de se moquer de mon père !... il n'est pas mal conditionné non plus, lui !... C'est égal, v'là mon mariage en bon train... Qu'est-ce qui vient là ? une troupe de masques... Courons prendre le costume, embrasser Rose, et commencer notre inspection.

(*Il rentre chez lui au moment où les masques paraissent au fond.*)

SCENE III.

MASQUES, ensuite LE COMTE, RIXDALLER, et SLOOP, *au fond.*

CHŒUR DE MASQUES.

AIR : *Sur mon bras, de grâce !* (De Malvina,)

Oui, le bal commence,
Car j'entends d'avance,
De la contredanse,
Les accords joyeux...
Ce bruit nous réveille,
Lorsque tout sommeille,
Que le plaisir veille
Et règne en ces lieux.

(*Ils traversent le théâtre et disparaissent.*)

LE COMTE, *bas à Sloop, et de côté.*

Tu m'entends... dès que le prince se trouvera seul...
(*S'interrompant.*) Chut !

RIXDALLER, *parlant à la cantonade.*

C'est bien, vous me trouverez au bal.

Le Garde.

LE COMTE.

Eh ! c'est le conseiller Rixdaller , le gouverneur de son
altesse.

RIXDALLER.

Le comte de Pilzow, vous n'êtes pas encore au bal ?

LE COMTE.

Il faut bien que je visite le quartier tous les soirs , que
je voie s'il ne manque rien à mes soldats... Pour gouverner
il n'y a que ça.

(*Il fait le geste de donner des coups de bâton.*)

RIXDALLER.

C'est juste... je n'avais pas remarqué... vous avez la
canne à la main...

LE COMTE.

Est-ce que le prince est déjà arrivé ?

RIXDALLER.

Je le suppose ; car je ne sais jamais où il est... je
réponds de sa personne, et je ne puis jamais mettre la
main sur lui.

LE COMTE , *avec humeur.*

Il fait tant de folies ! surtout depuis que son père est à
Vienne pour les fêtes du mariage de l'archiduc.

RIXDALLER.

Que voulez-vous ? la grande-duchesse , sa mère, l'adore,
elle lui passe tout.

LE COMTE.

Et vous ne lui défendez rien.

RIXDALLER.

Ecoutez donc , ma position est fort délicate !... Le prince
a vingt-cinq ans ; à la rigueur il pourrait se passer de
gouverneur , mais comme nos usages veulent qu'il en ait
un jusqu'à ce qu'il soit marié ou qu'il monte sur le trône ,
je m'arrange pour garder ma place le plus long-temps
possible.

AIR : *Faudeville de l'Ours et le Pacha.*

L'étude n'a pas son amour,
La morale encore moins, peut-être,
Je ne puis oublier qu'un jour
Mon écolier sera mon maître ;
Avec prudence il faut agir,

Car un beau matin, s'il s'élève
Au rang brillant qui me l'enlève;
Le souverain peut me punir
Des *pensums* donnés à l'élève.

Aussi je suis d'une complaisance!... je ne lui dis jamais rien, et j'achève, comme ça, paisiblement le cours de son éducation.

LE COMTE, *brusquement.*

Elle vous fera honneur... un enfant gâté...

RIXDALLER.

Ah! vous avez de l'humeur, parce qu'il fait la cour à la baronne de Mansfeld, cette jolie veuve que vous deviez épouser.

LE COMTE.

Une coquette qui ne me regarde plus.

RIXDALLER.

Ça ne me regarde pas... Mais soyez tranquille, ça ne peut pas durer... il faudra bien qu'il se marie. (*Baissant la voix.*) Je sais qu'on lui ménage une petite surprise cette nuit.

LE COMTE, *à part.*

Terteiff... mon projet est éventé... (*haut.*) Que voulez-vous dire?

RIXDALLER.

Que le prince est criblé de dettes, et que les banquiers Abraham et Goldschmitt, sont résolus à tout déclarer s'il ne trouve le moyen de les payer, et... (*on entend des voix confuses dans la ruelle.*) Ah! mon dieu, c'est la grande-duchesse... Vous permettez... Je cours où mon devoir m'appelle.

LE COMTE.

Je vous suis.

(*Rixdaller sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, SLOOP, *il reste de côté, droit et immobile comme un soldat sous les armes.*

LE COMTE.

J'ai cru mon secret découvert; dieu merci, il ne sait rien, mais il n'y a pas un moment à perdre. (*haut.*) Sloop!

SLOOP, *la main à son schako.*

Commandant?

LE COMTE.

Approche ici... (*à part.*) Ce grand diable de Saxon n'a pas l'intelligence très-vive, c'est tout au plus s'il parle la même langue que nous. C'est ce qu'il me faut. (*haut.*) Tout est-il disposé comme je l'ai ordonné?

SLOOP.

Ya, commandant.

LE COMTE.

La voiture à la petite porte du parc?

SLOOP.

Ya, commandant.

LE COMTE.

Les relais préparés...

SLOOP.

De teux lieues en teux lieues.

LE COMTE.

Le gouverneur de la forteresse de Stilberg est averti qu'il lui arrive un prisonnier?

SLOOP.

L'ordonnance l'y être parti defant moi.

LE COMTE.

C'est bien.

SLOOP, *se retournant pour partir.*

Salut, commandant.

LE COMTE.

Où vas-tu?

SLOOP.

Au quartier; la retraite l'y être battue depuis trois heures, ça me fait juste quinze jours de cachot.

LE COMTE.

Veux-tu rester, imbécille.

SLOOP, *se retournant.*

Ya, commandant.

LE COMTE.

Puisque c'est pour mon service... Je vais me rendre au bal.

SLOOP.

Comme il fous plaira, commandant.

LE COMTE.

Tu y viendras aussi... Je veux que tu t'amuses... Tu regarderas danser... Tu verras prendre des rafraîchissements.

SLOOP, *souriant.*

Ça sera bien amusant.

LE COMTE.

Tu choisiras quatre hommes de ta compagnie.

SLOOP, *voulant sortir.*

Toutt suite, commentant.

LE COMTE.

Eh bien, qu'en feras-tu?

SLOOP.

Ce que fous foudrez.

LE COMTE.

Tu vois bien qu'il s'agit d'arrêter quelqu'un; tu devines qui?

SLOOP, *hésitant.*

Ya, j'ai compris... rien du tout.

LE COMTE, *plus bas.*

Imbécille... tu ne vois pas que c'est le prince.

SLOOP.

Le prince Julien... oh! gott!... gott!...

LE COMTE.

Chut!... Oui, pendant le bal, enlevez-le en secret; il y aura quelques coups à recevoir.

SLOOP.

Pourra-t-on les rendre?

LE COMTE.

Y penses-tu?... Les plus grands égards...

SLOOP.

Suffit, commentant, on recevra avec respect;... mais vous pas craindre qu'à son retour de Fienne... la grand-tic il fasse fusiller nous... pour ce betit gentillesse?

LE COMTE.

Tu raisonnes, je crois?

SLOOP; *la main à son schako.*

C'est juste... ça mèn regarde pas... li être simplement un petit mouvement de curiosité.

LE COMTE.

Rassure-toi; voici l'ordre du grand-duc lui-même...

En son absence il avait donné tous ses pouvoirs à son fils, à condition qu'il se conduirait mieux, et qu'il épouserait sa cousine, la princesse Ulrique; mais instruit par mes soins qu'il s'y refusait, et qu'il continuait ses folies, . . . cet excellent père a cédé à mes sollicitations, . . . il a pensé que deux ou trois ans dans un château-fort lui donneraient de la raison . . . et à moi le temps d'épouser la baronne.

SLOOP, *souriant.*

Avant qu'elle base à l'ennemi.

LE COMTE.

Hein!

SLOOP.

Excusez la malice, commandant, . . . l'y afre plus qu'un betite difficulté.

LE COMTE.

Quoi donc?

SLOOP.

Le régiment l'y être arrivé que d'hier, et j'afre jamais vu la prince.

LE COMTE.

Je te le montrerai, je me suis informé de son déguisement; domino rose, masque bleu, ceinture brodée en or . . . J'entends quelqu'un, va vite chercher tes hommes, et viens me rejoindre.

SLOOP.

Ya, commandant.

(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCENE V.

ROSE, PHILIPPE.

(*Ils sortent de la maison de Gollieb. — Philippe a le manteau sur le bras, Rose porte la lanterne.*)

ROSE.

Allons donc, Philippe, tu n'en finis pas.

PHILIPPE, *soufflant dans ses doigts.*

Brrrrrr . . . fait-il froid . . . pour la première nuit j'ai choisi un bien mauvais jour.

ROSE.

Tu te réchaufferas en marchant;..... penses à notre amour.

PHILIPPE.

Onze degrés... au-dessous de glace... Ah! Rose, n'oubliez pas... au fait, c'est juste, puisque je fais la place de papa, vous devez remplir celle de maman... N'oubliez pas la grande bouteille d'osier... A trois heures, ici, près de la fontaine St.-Grégoire.

ROSE, *voulant s'en aller.*

C'est bon, j'y serai.

PHILIPPE.

Un moment, dites donc.

ROSE, *revenant.*

Encore!

PHILIPPE.

Etes-vous sûre que je n'oublie rien?

ROSE.

Dame!... tu as ton manteau, ta lanterne, ton cornet...

PHILIPPE.

Si vous y joigniez un petit baiser... ça donne du courage; ces diables de rues... la nuit... c'est d'un noir...

ROSE.

Est-ce que tu as peur?

PHILIPPE.

Non, mais c'est égal, tâche de ne pas dormir; je te dirai l'heure en passant, ça me tiendra compagnie.

ROSE, *soupirant.*

Pourvu que tu réussisses, encore?

PHILIPPE.

Laisse donc, c'est pas la mer à boire que c'te place; je trouve même que c'est au-dessous de la dignité d'un homme; car enfin me v'là rabaissé aux fonctions d'une horloge ambulante, d'un coucou personnifié.

ROSE.

Puisque c'est comme ça de père en fils dans ta famille... A propos, et pour les frais de la noce?

PHILIPPE

J' les aurai, j' suis sur le chemin de la fortune.

ROSE.

Tu as fait fortune?

PHILIPPE.

J' te dis j' suis sur le chemin... donne-moi donc le temps d'arriver. J'ai encore pour quatre jours de marche, on ne tire la loterie que le 15.

ROSE.

Tu as mis à la loterie; comment tu te fies au hasard ?

PHILIPPE.

L'hasard; ma foi, en fait d'argent et de mariage, c'est encore ce que j' vois d' plus sûr.

ROSE.

Eh bien, vous êtes aimable.

PHILIPPE.

J' dis pas ça pour nous.

ROSE.

Mais vous le pensez.

PHILIPPE.

Allons... v'là qu'ell' s' fâche.

ROSE.

Il n'y a pas d' quoi... Oser me dire que vous ne serez heureux avec moi que par hasard.

PHILIPPE, *voulant lui prendre la main.*

Mais...

ROSE.

Laissez-moi, Monsieur.

AIR : *Les pécheurs de toutes nos rades.*

Non, je ne veux plus vous entendre,
D'ailleurs vous êtes en retard.

(*Avec ironie.*)

A trois heures vous pouvez m'attendre,
J'y viendrai p't'êtr', par hasard,
Et ce baiser, qu' vous alliez prendre,
Quand un autr' me l' demandera,
J' n'ai pas besoin de me défendre,
Le hasard me protégera.

PHILIPPE.

Comment donc?...

ROSE, *s'éloignant.*

N' me parlez plus.

PHILIPPE, *la suivant.*

Mon baiser!

ROSE, *lui donnant un soufflet.*

Le voilà...

(*Elle rentre brusquement, et lui ferme la porte au nez.*)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, *ensuite* LE PRINCE.

PHILIPPE, *à la porte.*

C'est ça... une brouille et un soufflet. (*frappant à la porte.*) Rose! Rose! c'est des bêtises de se monter la tête comme ça, ça peut avoir des suites. (*écoutant*) Hein! je crois qu'elle me répond.

LE PRINCE, *sortant de la ruelle, il a un domino rose ouvert, par-dessus un uniforme allemand, et un masque bleu à la main.*

Au diable le bal, j'y renonce; j'avais fait le pari que l'on ne me reconnaîtrait pas, et tout le monde me dit votre altesse; il faut que l'on ait trahi le secret de mon déguisement... Si j'échappe à des usuriers qui réclament leur argent, c'est pour rencontrer des femmes qui me rappellent mes promesses; je ne trouve partout que des créanciers des deux sexes. La baronne surtout, elle y met de l'entêtement, et puis cette fête; oh! cette fête est d'un ennui...

AIR: *Abonnés de l'Opéra-Comique.*

Qu'y voit-on? des sots et des coquettes,
S'agitant tous avec gravité...
Publiant leurs intrigues secrètes,
Et prenant du plaisir sans gaieté,
Des flatteurs, qui m'accablent d'hommages,
Des serments qui ne durent qu'un jour,
Des masques sur tous les visages...

On se croit encor à la cour...

On se croirait au milieu de la cour.

J'aime bieu mieux réveiller les bourgeois, courir la ville,
le Ciel m'enverra peut-être quelque bonne aventure.

Le Garde.

PHILIPPE, à Rose qui a ouvert la porte.

Oui, ma petite Rose, je te dis que c'était pour rire.

LE PRINCE, à part.

Rose!... qu'entends-je?... Cette jeune fille que j'ai remarquée à cette fenêtre. (Il regarde.) Est-ce que le ciel m'exaucerait déjà.

PHILIPPE, continuant.

C'est convenu, à trois heures du matin, près de la fontaine St.-Grégoire.

LE PRINCE, à part.

Un rendez-vous... si je pouvais le lui souffler!... mais avec ce costume... impossible de faire un pas sans être dépisté. (Haut et s'approchant) Hé! l'ami...

(Rose pousse un cri et ferme la porte.)

PHILIPPE, tressaillant.

Hein! qui va là?

LE PRINCE, à part.

C'est un garde de nuit.

PHILIPPE, à part.

C'est un voleur! là... au moment de commencer ma tournée... me voilà déjà arrêté à ma porte.

LE PRINCE.

Approche.

PHILIPPE.

Après tout, c'est à lui d'avoir peur; c'est moi qui les arrête, les voleurs. (Elevant la voix.) Rose!

LE PRINCE, lui saisissant la main.

N'appelle pas.

PHILIPPE, à part.

Allons, nous avons changé de rôle.

LE PRINCE.

Ecoute... ton manteau me paraît plus chaud que le mien.

PHILIPPE.

Nous y voilà.

LE PRINCE.

Je crains d'être reconnu.

PHILIPPE.

Est-il effronté!

LE PRINCE.

Tu vas me le prêter.

PHILIPPE.

Par exemple!

LE PRINCE.

Ou me le vendre, ça m'est égal; quoique je n'aie pas d'argent sur moi, je le prends.

PHILIPPE.

Ah! c'est trop fort; il faut que j'aie le signalement du scélérat. (*Il lui porte la lanterne sous le nez.*) Oh! la, la.

LE PRINCE.

Qu'as-tu donc?

PHILIPPE, *le reconnaissant.*

C'est le prince!

LE PRINCE.

Tu me connais?

PHILIPPE, *à part.*

Je commence joliment mon état.

LE PRINCE.

Allons vite, ton manteau.

PHILIPPE.

Mais, monseigneur...

LE PRINCE.

Et pour te récompenser, deux ou trois cents florins.

PHILIPPE, *à part.*

Oh! Dieu! juste mes frais de nocés.

LE PRINCE.

Eh bien, tu acceptes...

PHILIPPE.

Certainement... le plaisir de vous être agréable, et trois cents florins...

LE PRINCE.

Je te les promets sur le premier argent que je toucherai...

PHILIPPE, *à part.*

Il n'en a jamais.

LE PRINCE.

Tu hésites encore?

PHILIPPE.

Pardon... monseigneur... c'est que naturellement je suis incorruptible... et à moins de circonstances bien fortes.

LE PRINCE.
J'entends... on ne peut pas te séduire à crédit... Le drôle n'est pas sot... Tiens, prends cette bague.

PHILIPPE.
Un brillant!... Oh! monseigneur...

LE PRINCE.
Je le veux, elle te servira de gage.

PHILIPPE, la mettant à son doigt.
Votre parole de prince me suffit... Mais je suis sûr que vous allez faire quelque folie... compromettre mon manteau.

LE PRINCE.
Du tout, mon cher... ça te paraît une fantaisie, un caprice, mais c'est dans le but le plus louable, les intentions les plus paternelles; il est bon que je connaisse ceux que je dois gouverner un jour, que j'entende leurs plaintes pour réformer les abus; et le meilleur moyen, c'est de pénétrer dans l'intérieur des familles, de voir mes sujets et mes sujettes de près.

PHILIPPE, enchanté.
Dieux! quel bon prince.

LE PRINCE.
Changeous vite.

PHILIPPE, l'aïdant à ôter son domino.
Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse.

LE PRINCE.
Quoi donc?

PHILIPPE.
Les fonctions dont je suis chargé.

LE PRINCE.
Je les remplirai.

PHILIPPE.
Vous crierez l'heure?

LE PRINCE.
Aussi bien que toi, pour le moins, tu verras. (*Il crie à tue tête.*) Minuit!

PHILIPPE.
Quest-ce que vous faites donc? il n'est qu'onze heures et demie... Vous avancez ces pauvres bourgeois qui se règlent sur nous... V'la toutes les montres de la ville

dérangées. . . Ah ! ça, ne gardez pas mon manteau longtemps, parce qu'on m'attend quelque part à trois heures.

LE PRINCE, *à part.*

J'y serai avant toi. (*Haut.*) Je te retrouverai à la taverne de Léopold. . . Voilà mon dernier ducat pour boire à ma santé, en m'attendant.

PHILIPPE.

Excellent prince!

LE PRINCE, *à part.*

Je donnerai le mot à mes amis pour l'y retenir.

PHILIPPE.

Oui, que je boirai à vot' santé, et avec dévouement encore !

LE PRINCE.

Adieu!

AIR : *Entendez-vous, c'est le tambour.*

PHILIPPE, *lui donnant la lanterne et le cornet.*

N'oubliez rien.

LE PRINCE.

Compte sur moi.

PHILIPPE.

D'un pas agile,
Courez la ville.

LE PRINCE, *finement.*

J'aurai grand plaisir, je le croi,
À remplir ici ton emploi.

PHILIPPE.

De crain' qu' mon honneur n' s'en effleure,
À bien crier il faut songer.

LE PRINCE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon cher, je n'oublierai pas l'heure. . .

(*À part.*)

Et surtout l'heure du berger.

ENSEMBLE.

Adieu, je pars, compte sur moi,

D'un pas agile

Je cours la ville.

Ah ! quel plaisir, j'aurai, je croi,
A remplir ici ton emploi.

(*Il sort en courant.*)

PHILIPPE.

Je me confie à votre foi,
D'un pas agile,
Courez la ville.
Un princ' qui remplit mon emploi,
Ah ! grand Dieu ! quel honneur pour moi !

SCÈNE VII.

PHILIPPE, *seul, le regardant.*

Comme il court ! ce que c'est que l'amour du bien public... Ah ! mon dieu ! l'étourdi... et le mot de passe... Je vais courir après lui... C'est qu'il fait un froid... un vent... Oh ! la, la ! (*Il endosse le domino et le capuchon.*) Avec ça que ces manteaux de bal c'est si léger... c'est d' la p'lure d'oignon. Oh ! quelle infamie ! comme les tailleurs les volent, ces pauvres princes !... c' n'est seulement pas doublé... c'est égal, dépêchons-nous.

(*Il va pour prendre son élan, et rencontre Rixdaller qui est sorti de la ruelle.*)

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, RIXDALLER.

RIXDALLER, *l'arrêtant.*

Ah ! je vous trouve enfin.

PHILIPPE, *à part.*

Ouf ! mon ancien maître... s'il me reconnaît, gare la gratification !

RIXDALLER.

J'ai eu assez de peine... heureusement je me suis rap-pelé le déguisement que votre altesse avait demandé.

PHILIPPE, *à part.*

Il me prend pour son altesse... Ah! que c'est heureux!

RIXDALLER.

Où alliez-vous donc?

PHILIPPE, *baissant son capuchon et déguisant sa voix.*

Mais... me promener un peu...

RIXDALLER.

Quelle idée!... pour gagner un rhume... vous êtes déjà tout enrôlé. (*Le prenant par le bras.*) Allons, mon prince, pas de folie, vous allez rentrer au bal avec moi.

PHILIPPE.

Au bal?... Ah! bien oui...

RIXDALLER.

Vous ne pouvez pas vous en dispenser, votre auguste mère vous a déjà demandé. (*A part.*) Et les banquiers qui l'attendent. (*Il veut s'échapper.*) Oh! vous ne m'échapperez pas... (*Avec bonhomie.*) Que diable! je suis votre gouverneur, et quand vous m'obéiriez une fois par hasard!... (*A mi-voix.*) D'ailleurs, j'ai à vous parler de cette petite Rose qui loge là.

PHILIPPE, *étonné.*

Rose, hein?

RIXDALLER, *de même.*

Quoi qu'il ne soit pas convenable que je me mêle de ces sortes de choses, j'ai pris des renseignements.

PHILIPPE, *à part.*

Ah! mon dieu! le prince l'aurait chargé... (*Haut*) Ah! cette petite Rose...

RIXDALLER.

Je ne vous en parlerai qu'au bal.

PHILIPPE.

Je vous en prie...

RIXDALLER.

Non pas.

UNE VOIX, *en dehors.*

Minuit!

RIXDALLER.

Courons vite... il ne serait pas décent de nous faire arrêter par la patrouille.

PHILIPPE , à part.

Ma foi , au petit bonheur !... je veux savoir ce que ça signifie... (*Haut.*) Je vous suis.

UNE AUTRE VOIX , du côté opposé.

Minuit !

ENSEMBLE.

PHILIPPE.

AIR : *Garde à vous , garde à vous !*

C'est minuit ! (*bis.*)
J'entends venir la ronde ,
Et déjà tout le monde
Chez soi rentre sans bruit.

C'est minuit ,
Point de bruit ,
C'est minuit.
Jaloux , tuteurs cerbères ,
Et vous , maris sévères ,
Enfermez-vous sans bruit.

DES VOIX , en dehors.

C'est minuit ! (*ter.*)

LES GARDES DE NUIT.

Marchons , faisons la ronde ,
Allons , que tout le monde
S'éloigne sans bruit.

Enfermez-vous sans bruit ,
C'est minuit !

PHILIPPE et RIXDALLER.

(*Entrant au bal.*)

Voici déjà la ronde ,
Allons , que tout le monde
S'éloigne sans bruit.

Éloignons-nous sans bruit ,
C'est minuit !

(*Ils disparaissent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deux.

Le Théâtre représente un salon puvvert sur une galerie richement éclairée, attenant à la salle de bal. — A droite, une petite porte masquée dans la boiserie. — A gauche, un guéridon près d'un buffet chargé de flacons, de fruits et de pâtisseries. — On voit des dominos, des masques avec différens costumes, se promener et causer entr'eux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE PILZOW, sans déguisement, LA BARONNE DE MANSFELD, en costume napolitain, RIXDALLER, sans déguisement, SLOOP, en domino vert, DEUX ISRAÉLITES, plusieurs masques et valets en livrée.

CHŒUR.

AIR : *Sous ce riant feuillage.* (De la Fiancée.)

Qu'une douce harmonie
Vienne enivrer nos sens ;
Aux jeux, à la folle,
Consacrons ces instans.
Quand le jour va renaître,
Le plaisir s'enfuiera ;
Il n'a fait que paraître,
Qui sait s'il reviendra !
Qu'une douce, etc.

(Pendant que l'orchestre continue, les personnages figurent une promenade de bal masqué et se succèdent sur le devant de la scène en continuant leur conversation.)

Le Garde.

LA BARONNE, *bas à une femme masquée.* (1)
Le prince est-il rentré?

LA FEMME.

Oui, madame la baronne, mais impossible d'en approcher ; il y a une foule auprès de ce domino rose...

LA BARONNE.

Tu es bien sûre que c'est lui ?

LA FEMME.

Oh ! j'ai parfaitement reconnu le costume que vous m'avez indiqué... Mais c'est drôle, il a pris l'air gauche et lourd.

LA BARONNE.

Parce qu'il a parié qu'on ne le reconnaîtrait pas.

LA FEMME.

Je vous assure qu'il joue très-bien son rôle.

LA BARONNE.

Il ne vient pas... Ah ! je ne peux plus vivre dans cette incertitude... Tiens, tâche de lui remettre ce billet.

LA FEMME.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Prends garde surtout que Pilzow ne te voie ; depuis que ma famille veut que je l'épouse, je le hais à la mort... (*Elle se retourne et voit le comte près d'elle.*) Ah ! M. le comte, je parlais de vous.

LE COMTE, *d'un air agréable.* (2)

La première walse, baronne ?...

LA BARONNE.

Désolée, mon cher comte, je suis engagée pour cinq, six... je ne sais pas au juste... et, tenez, je crois que l'on commence... Pardon... (*Entrainant la femme qu'elle tient sous le bras.*) Oh ! l'ennuyeux mortel !

(*Elles disparaissent.*)

LE COMTE, *voulant les suivre.*

Morbleu, Madame !...

SLOOP. (3)

Commandant...

(1) La Femme masquée, la Baronne.

(2) La Femme masquée, la Baronne, le Comte.

(3) Sloop, le Comte.

LE COMTE.

Que le diable t'emporte!

SLOOP.

Ya, commandant.

LE COMTE.

Au surplus, tu arrives à propos... j'ai besoin de me venger.

SLOOP.

Mes quatre hommes l'y être prêts.

LE COMTE, bas.

C'est bien. (Lui montrant la porte masquée à droite.) Tu vois ce panneau et ce bouton cachés dans la boiserie? en appuyant dessus, la porte s'ouvre, et conduit à un escalier dérobé qui descend dans le jardin, c'est par là que vous l'emmenerez.

SLOOP.

Tout te suite, commandant.

LE COMTE.

Un moment, tu ne l'a pas encore vu?

SLOOP.

C'est juste.

LE COMTE.

Je vais te le montrer; suis-moi... La grande-duchesse joue dans la pièce voisine, il faudra attendre qu'elle soit partie. (En se promenant.) Marche donc autrement, tu es tout d'une pièce, comme à la parade.

SLOOP. (1)

Dame, je n'être payé que pour être beau sous les armes. Commandant, j'affre un petit grâce à vous demander.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est?

SLOOP.

En enlevant le prince, ne bourrait-on pas, par la même occasion, enlever le petit trompette d'hissard qui fait les yeux doux à mam'zelle Channette?

LE COMTE.

Tu es jaloux?

SLOOP.

Diablement fort.

(1) Le Comte, Sloop.

LE COMTE.

Allons , allons donc , pas d'arbitraire ; la schlague , j'en dis pas.

SLOOP.

C'est juste , pas d'arbitraire ; alors je lui passerai mon sabre au travers son corps.

LE COMTE.

Silence !...

(Ils s'éloignent.)

RIXDALLER , causant avec deux Israélites.

Ha ! ça , le moment est favorable , il faut que le prince vous obtienne la ferme générale des sels et des tabacs , ou le forcer à rembourser ce qu'il vous doit... La somme est énorme... il ne pourra pas payer , et nous aurons les tabacs... Que le Ciel nous bénisse , c'est une belle affaire ! (*Les deux Juifs font un signe d'approbation.*) Ne dites pas que j'ai le tiers dans les bénéfices , on pourrait croire... Chut ! voici le prince.

SCÈNE II.

LES MÊMES , PHILIPPE , *masqué et entouré d'une foule de courtisans et de dames.*

PHILIPPE.

Je vous dis que vous me prenez pour un autre... Allons , c'est bien , ne faites pas attention... allez vous promener.

UN MASQUE.

Dès que le prince l'ordonne...

(*Il fait signe aux autres.*)

CHŒUR.

Qu'une douce harmonie ,
Vienn' éni vrer nos sens ;
Aux jeux , à la folie ,
Consacrons nos instans.

(*Ils s'éloignent tous.*)

SCÈNE III.

PHILIPPE, RIXDALLER, LES DEUX ISRAÉLITES,
VALETS dans le fond.

PHILIPPE, à lui-même.

Je n'en puis plus, ils m'étouffent de politesses.

(Il va pour ôter son masque.)

RIXDALLER, s'avancant.

Mon prince...

PHILIPPE, s'arrêtant.

Encore... Ah! c'est le gouverneur. (Haut.) Eh bien! vous deviez parler de cette petite Rose.

RIXDALLER, montrant les deux juifs.

Plus tard, mon prince. (Bas.) Mais, maintenant que nous sommes entre nous, vous pouvez vous dispenser de déguiser votre voix, tout le monde sait qui vous êtes... vous avez perdu votre pari.

PHILIPPE.

Peut-être, peut-être, c'est une idée que j'ai... je ne veux pas me familiariser.

RIXDALLER.

Soit... Comment trouvez-vous le bal?

PHILIPPE.

C'est gentil, très-bien composé. (A part.) Je n'y ai vu personne de connaissance. (Haut.) Par exemple, ils ont tous quelque chose à me demander... Il y en a même un qui m'a demandé 700 florins, qu'il prétend m'avoir gagné au jeu.

RIXDALLER.

Le marquis de Salzbouurg, c'est vrai, j'y étais.

PHILIPPE.

C'est possible, mais je n'ai pas le sou.

RIXDALLER, aux deux juifs.

Excellente occasion! (Haut.) Ah! monseigneur, les dettes du jeu sont sacrées. (Prenant une bourse des mains des juifs.) Et la maison Abraham, ici présente, vous offre ces 1,000 florins.

PHILIPPE.

La maison Abraham est bien bonne... C'est Monsieur qui est la maison?... (*Le juif s'incline.*) Enchanté... mais...

RIXDALLER.

Ne soyez pas inquiet, cela entrera en compte.

PHILIPPE, à part.

C'est son trésorier. Au fait il faut qu'une altesse paie ses dettes... c'est un service à lui rendre. Nous disons sept cents florins au marquis, trois qu'il m'a promis sur le premier argent qu'il toucherait : il touche, je touche, ça fait juste... (*Haut.*) Va pour les mille florins.

RIXDALLER, bas aux juifs.

Nous le tenons.

PHILIPPE, à un valet.

Portez trois cents florins chez le vieux Gottlieb, le garde de nuit, et le reste du sac au marquis, là... Je suis quitte avec tout le monde.

RIXDALLER, l'arrêtant.

Pas avec ces messieurs, mon prince; mais en signant cet acte qui accorde à la maison Abraham la ferme des sels et des tabacs.

PHILIPPE, à part.

Eh! mais j'ai entendu parler de cette affaire : le coquin y a un intérêt.

RIXDALLER.

A ce prix ces messieurs vous donneront le temps nécessaire...

PHILIPPE.

Mais ça va augmenter le prix de ces denrées-là.

RIXDALLER, lui présentant l'acte.

Ça ne pèsera que sur la dernière classe du peuple.

PHILIPPE, le prenant.

C'est justement ce que je ne veux pas... Ce pauvre peuple, renchérir le tabac... Si vous comptez là-dessus, bernique.

RIXDALLER, étonné.

Votre altesse a dit...

PHILIPPE.

Bernique.

RIXDALLER, *cherchant à comprendre.*

Bernique... encore quelque mot français que nos élégans veulent mettre à la mode. (*Haut.*) Prenez garde, mon prince, ces Messieurs sont décidés à tout avouer à la grande-duchesse, qui est dans la pièce voisine, et à lui montrer tous ces effets soldés par eux.

(*Il montre une liasse de billets que porte un des juifs.*)

PHILIPPE, *à part.*

Dieux! y en a-t-il! Je vous demande à quoi ce mauvais sujet de prince a pu manger tout cet argent là? (*Haut.*) Voyons. (*Aux juifs.*) C'est la première fois que vous payez mes dettes?

RIXDALLER.

Non, monseigneur, c'est la troisième.

PHILIPPE (1).

La troisième!... Ah! bien alors je suis tranquille, vous avez dû gagner assez sur les deux autres, et je vous déclare que si vous ne me donnez pas le temps de m'acquitter... c'est moi qui vous mène devant la grande-duchesse. Je lui montre cet acte, le marché que vous me proposez, et je fais pendre la maison Abraham ici présente.

LES DEUX JUIFS, *reculant.*

Oh!

RIXDALLER.

Que dites-vous? Permettez, prince, ... moi qui ne me suis mêlé de cette affaire que par intérêt...

PHILIPPE.

Oui, l'intérêt que vous avez dans les tabacs.

RIXDALLER, *troublé.*

Comment?

PHILIPPE.

Est-ce que vous croyez, mon digne gouverneur, que je ne sais pas tout? Les visites que ces Messieurs vous faisaient en secret tous les matins.

RIXDALLER.

Je vous jure...

PHILIPPE.

Je les ai vus! (*À part.*) Je leur ai même ouvert la porte.

(1) Rixdaller, Philippe, les deux Juifs.

RIXDALLER.

Mais, mon prince...

PHILIPPE.

Et tenez... c'était le jour où vous vous êtes rendu chez cette petite femme de chambre... vous savez... le nez cassé...

RIXDALLER.

Mon prince, plus bas, je vous en prie.

PHILIPPE, après une pause.

J'y consens, je me tairai, parce qu'au fond je suis bon prince; mais que je n'entende plus parler de vous; que je ne vous trouve jamais sur mon passage. (*A part.*) J'ai mes raisons pour ça, la gratification. (*Haut.*) Vous comprenez...

RIXDALLER, à part.

C'est un exil, je suis perdu. (*Haut.*) (1) J'obéis, mon prince.

AIR : *Je saurai bien la faire marcher droit.*

Ah! juste ciel, je n'y conçois plus rien;

Quel ton et quel discours sévère!

Qui peut, hélas! exciter sa colère?

Nous ne voulons tous ici que son bien.

PHILIPPE, faisant un geste.

Allez, Messieurs...

RIXDALLER, bas aux juifs.

Sauvons-nous en secret.

A ma terre je vais me rendre

Sans réclamer... car s'il se ravisait,

Il pourrait bien me faire pendre.

RIXDALLER, parlant.

Mais, monseigneur...

PHILIPPE.

Allez!

TOUS.

Ah! juste ciel! je n'y conçois, etc.

(1) Philippe, Rixdaller, les deux Juifs.

PHILIPPE, à part.

Ah ! grâce au ciel ! je ne craindrai plus rien
De ce gouverneur si sévère,
Et Monseigneur me saura gré, j'espère,
D'avoir sauvé son honneur et son bien.

(Ils sortent en dévotement.)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, seul, ôtant son masque.

Ouf... Ah ! tu voulais me faire assommer, toi... Ce n'est pas difficile de faire le prince... une fois qu'on a la main à la pâte. (Il va au guéridon, sur lequel les domestiques ont placé des rafraichissemens ; il se verse à boire, et aperçoit Pilzow.) En voilà encore un. (baissant son capuchon.) On n'a pas le temps de respirer. (Le regardant.) Est-ce qu'il vient aussi me demander les tabacs, celui-là ?

SCÈNE V.

PHILIPPE, PILZOW.

PILZOW, à part.

Il est seul. (Haut, avec joie.) Ah ! prince, souffrez que je tombe à vos genoux.

PHILIPPE.

Je ne vous en empêche pas, tombez, mon ami ; mais vous me direz pourquoi...

PILZOW.

Je rougis du projet que j'avais conçu, et je ne sais si je dois accepter...

PHILIPPE.

Quoi ?

PILZOW.

Ce que vous me proposez.

Le Garde.

PHILIPPE.

Qu'est-ce que je vous propose ?

PILZOW.

Vous l'avez oublié ?... ce billet qu'un de vos pages avait porté à mon hôtel, et que je reçois à l'instant, dans lequel informé de mes plaintes au sujet de la baronne, vous m'offrez, avec cette générosité qui vous caractérise, de m'en rendre raison, de descendre jusqu'à moi.

PHILIPPE, *étonné.*

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PILZOW, *d'un air attendri.*

C'est une grande faveur, mais j'en suis peut-être digne par mon respect, mon dévouement à votre auguste personne.

PHILIPPE, *reculant.*

C'est pour ça qu'il veut que nous nous coupions la gorge !

PILZOW.

Je n'aurais jamais osé porter mes vues si haut, mais vous le voulez... J'ai caché deux épées dans le jardin.

PHILIPPE.

Par exemple !

PILZOW.

AIR du Vaudeville du charlatanisme.

Pour moi quel glorieux destin !

PHILIPPE.

Voyez un peu quelle équipée !...

PILZOW.

Me battre avec mon souverain !

PHILIPPE, *à part.*

Moi qui n' touch' jamais une épée...
Pour le Princ' livrer un combat,
R'cevoir un bon coup, j' n'y tiens guères,
D'ailleurs, j' suis un homm' délicat...
Je veux bien faire son état,
Mais qu'il garde les honoraires.

PILZOW, *ému.*

L'excellent prince ! daigner se battre lui-même. Je suis à vos ordres, altesse.

PHILIPPE, *à part.*

Ah ! je vais me découvrir, lui dire qui je suis. (*On entend du bruit au fond.*) Qu'est-ce que j'entends-là ?

PILZOW, *froidement.*

Ne faites pas attention, c'est un misérable, un homme de rien, qui s'était introduit ici sous un déguisement, et à qui je fais administrer une schlague de première classe.

PHILIPPE, *à part.*

Juste mon affaire. (*Vivement.*) Voulez-vous me rater mon masque, s'il vous plaît ?

PILZOW, *nouant les rubans.*

Volontiers. (*À part.*) Il veut se battre masqué : c'est une attention de plus pour ne pas me compromettre...

PHILIPPE, *à part.*

Me voilà entre deux feux !... Comment en sortir ?

PILZOW, *voulant le faire sortir.*

Par ici, altesse.

PHILIPPE.

Un moment : vous dites que c'est au sujet de la baronne ?

PILZOW.

Certainement, vos assiduités...

PHILIPPE.

Du tout, je n'y pense pas.

PILZOW.

Ses lettres...

PHILIPPE.

Je vous jure que je n'en ai pas lu une seule.

PILZOW.

Il serait possible ?...

PHILIPPE.

Epousez-là, vous dis-je : tenez, je vais plus loin, si vous vous apercevez de la moindre intelligence entre nous, je vous permets de me... (*Se retournant.*) Plaît-il ?

SCENE VI.

LES MÊMES, LA FEMME MASQUÉE, s'approchant rapidement de Philippe, sans voir Pilzow.

LA FEMME, bas, et le tirant par son manteau.

Tenez... (Elle lui glisse un billet dans la main; elle aperçoit Pilzow.) Le comte est avec lui!

(Elle s'enfuit.)

PILZOW.

Qu'est-ce que c'est?

PHILIPPE, étonné.

Un chiffon de papier.

PILZOW, inquiet.

Quelqu'avis important?... une affaire d'état, sans doute?

PHILIPPE.

Vous croyez?... Faites-moi donc le plaisir de lire; on attend peut-être la réponse.

PILZOW, ouvrant le billet.

C'est de la baronne.

PHILIPPE.

De la baronne!

PILZOW, lisant.

« Dans le salon bleu, pendant le souper, comme vous » me l'avez demandé... j'y serai... » (Furieux.) Un rendez-vous!...

PHILIPPE, désolé.

Le diable s'en mêle!

PILZOW.

Après ce que vous venez de me jurer, me faire lire ma honte!... Ah! mon prince, marchons!

PHILIPPE, l'arrêtant.

Marchons! marchons!... et si je n'avais demandé cet entretien que pour assurer votre bonheur?

PILZOW.

Comment?

PHILIPPE.

Pour la guérir de sa folle passion, et vous marier tous deux ?

PILZOW, avec joie.

Qu'entends-je?... Je vous avoue, mon prince, que je me défie de vos résolutions... Tenez, achevez votre ouvrage... rendez le repos à tous les ménages, en vous mariant vous-même.

PHILIPPE.

Me marier?... mais c'est assez dans mes idées.

PILZOW.

Eh bien ! pourquoi refuser la princesse Ulrique ?

PHILIPPE.

La princesse Ulrique, qui est si bonne, que le peuple aime tant. (*A part.*) Il l'a refusée ! (*Haut.*) Je l'ai refusée?... Monsieur le comte, courez vite, empêchez ma cousine de partir ; dites-lui que le prince l'épousera.

PILZOW, avec joie.

Pour qu'elle n'en doute pas, si je lui portais un gage de votre foi ?

PHILIPPE.

Un gage ?

PILZOW, montrant le diamant qu'il a au doigt.

Oui, cette bague qu'elle connaît.

PHILIPPE, à part, après un moment d'hésitation.

Au fait, je suis payé, je puis rendre le gage à la famille.
(*La donnant.*) La voici.

PILZOW, enchanté.

Et vous promettez de ne plus voir la baronne ?

PHILIPPE.

Je le promets.

PILZOW, à ses genoux, et prenant sa main.

Ah ! prince, permettez que...

PHILIPPE.

Fi donc ; je ne veux pas.

PILZOW, insistant.

Si fait.

PHILIPPE, résistant.

Du tout.

PILZOW, *la prenant.*

Cela me fera tant de plaisir!... Ah! quelle satisfaction!...

PHILIPPE.

Faut-il peu de chose pour les rendre heureux.

PILZOW, *se relevant.*

Je cours m'acquitter de votre commission. (*A part.*)
Et renvoyer Sloop, je n'en ai plus besoin.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VII.

PHILIPPE, *seul.*

Et moi, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me sauver bien vite... cela se gâte; et s'il me reconnaissait à présent, il pourrait me reconduire avec des honneurs... de première classe.

(*Il va pour sortir, et se trouve nez à nez avec la baronne.*)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, PHILIPPE.

LA BARONNE.

Eh bien! Monsieur, où courez-vous?

PHILIPPE.

A l'autre, maintenant.

LA BARONNE.

Depuis une heure que je vous attends au salon bleu.

PHILIPPE, *à part.*

C'est la baronne.

LA BARONNE, *avec dépit.*

Mais je ne dois pas m'en étonner, vous me fuyez, ma tendresse vous est importune, ingrat!

PHILIPPE, *à part.*

Allons, v'là les douceurs qui commencent. (*Haut.*)
Ecoutez, ma chère dame...

LA BARONNE.

Ah! laissez cette voix et ce ton, je vous prie... ce n'est pas avec moi que vous pouvez continuer un rôle indigne de vous; mon cœur vous connaît trop bien.

PHILIPPE, *à part.*

Son cœur a du tact. (*Haut.*) Eh bien! parlons raison.

LA BARONNE.

Raison!... Ah! prince, ce n'est pas là ce que vous me disiez encore ce matin.

PHILIPPE, *à part.*

Qu'est-ce que je lui disais?

LA BARONNE.

Vous juriez de n'avoir jamais d'autre épouse que moi.

PHILIPPE, *à part.*

Tiens, c'te bêtise!... Je prince épouser une baronne... encore un service à lui rendre.

LA BARONNE.

Vous me trompiez donc?

PHILIPPE.

Eh bien! oui, Madame, le prince vous trompait.

LA BARONNE.

O ciel! il ne fallait pas me le dire.

PHILIPPE, *à part.*

Allons, il paraît qu'elles ont du plaisir à être trompées. (*Haut.*) Il n'y a pas de ma faute; mais, voyez-vous, la princesse, ma cousine; d'un côté, et puis cet honnête Pilzow, brave et digne homme, qui fera un excellent mari.

LA BARONNE, *d'un air résigné.*

Je vous comprends; je l'épouserai puisque votre altesse l'ordonne. (*avec une colère concentrée.*) Mais je connais la véritable cause de votre abandon; ne vous contraignez plus. Levez le masque, Monsieur.

PHILIPPE.

Du tout!

LA BARONNE.

Vous brûlez de me quitter.

PHILIPPE.

Moi?

LA BARONNE, *lui saisissant la main.*

Ne le niez pas ; quand vous êtes sorti du bal, tout-à-l'heure, je vous ai fait suivre ; je sais qu'à la faveur d'un déguisement vous devez vous trouver à trois heures à la fontaine St.-Grégoire.

PHILIPPE, *frappé.*

A trois heures !

LA BARONNE.

Pour y voir votre nouvelle conquête ; et quel choix, grand dieu ! une petite fille ! la nièce d'un garde de nuit !

PHILIPPE, *s'oubliant.*

Rose ! il serait possible ?

LA BARONNE.

Vous en convencez vous-même.

PHILIPPE, *troublé, à part.*

Dicux ! et c'est pour cela qu'il m'a emprunté mon manteau ! quelle trahison. Courons vite . . .

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Vous n'irez pas.

Air de la petite Lampe.

A vos désirs, toujours fatale,
Je vous suivrai . . .

PHILIPPE.

Grand Dieu ! quel embarras !

LA BARONNE.

Vous ne verrez pas ma rivale.

PHILIPPE.

De grâce, ne me retenez pas !
Bientôt trois heures . . .

LA BARONNE.

Je m'attache à vos pas.

PHILIPPE.

J'arriverai trop tard, je gage.

LA BARONNE.

Si mon malheur est votre ouvrage,
Je veux encor, cet espoir m'est bien doux,

Partager avec vous,
Partager mon malheur avec vous.

ENSEMBLE. } PHILIPPE.
Grand merci, mais gardez tout pour vous.

PHILIPPE, voulant s'en débarrasser.
C'est égal.

LA BARONNE, le retenant toujours,
Barbare!... vous ne me quitterez pas; j'aurai plutôt une
attaque de nerfs.

PHILIPPE.
Madame...

LA BARONNE, se laissant aller dans ses bras.
Ah! je me meurs.

PHILIPPE.
Allons... elle n'y a pas manqué, v'là qu'elle me tombe
sur les bras.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PILZOW, SLOOP, dans le fond.

PILZOW, à Sloop.
Tu peux te retirer... et... (il aperçoit la baronne sou-
tenue par Philippe.) Que vois-je? la baronne dans les bras
du prince!... Damnation!... appelle tes gens; exécute
mes ordres à l'instant.
(Il sort, Sloop fait signe à ses hommes d'approcher.)

SCÈNE X.

LA BARONNE, PHILIPPE, SLOOP, ensuite quatre
hommes en dominos, et masqués.

PHILIPPE, tenant toujours la baronne.
Madame, Madame, je vous en prie...

Le Garde.

LA BARONNE, *d'une voix dolente.*

Monstre!

PHILIPPE.

Je crois qu'elle revient un peu. (*La soutenant par la main.*) Là... ça va mieux... et je puis courir...

(*Il se retourne, et trouve Sloop qui l'arrête.*)

SLOOP.

Parton, altesse, si je vous arrête.

PHILIPPE.

C'est bon, c'est bon, mon ami, vous repasserez un autre jour.

SLOOP.

J'affre l'honneur de vous arrêter par l'ordre du grand-duc...

LA BARONNE.

Du grand-duc?

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il dit?

SLOOP.

Et d'enfermer vous dans un château-fort.

LA BARONNE.

Dans un château-fort!... Malheureuse! je n'y survivrai pas...

(*Elle tombe dans un fauteuil, et perd connaissance.*)

PHILIPPE, à Sloop.

Un moment... ça devient trop sérieux. C'est le prince que vous devez conduire...

SLOOP.

Ya...

PHILIPPE.

Eh bien, ce n'est pas moi.

SLOOP, *souriant.*

Oh!

PHILIPPE, *ôtant son masque.*

Regardez plutôt, entêté que vous êtes.

SLOOP.

Parton... je connais pas son altesse.

PHILIPPE.

Là!... est-ce bête... de se charger d'arrêter les gens

qu'on ne connaît pas... mais du moins, Madame peut vous attester... (*Il se retourne vers la baronne.*) Allons, elle est évanouie. (*Courant à elle, et lui frappant dans les mains.*) Madame! Madame! juste au moment où j'ai besoin d'elle... Les femmes ne savent rien faire à propos.

SLOOP.

Allons, mon prince.

PHILIPPE, hors de lui.

Diable de baragouineur! je ne sais qui me retient...

(*Il lève sa main.*)

SLOOP.

Ne vous gênez pas, le consigne est de recevoir.

PHILIPPE, voulant sortir.

Allez au diable!

SLOOP, au fond.

A moi, loustics!

(*Les quatre hommes masqués paraissent.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! c'est affreux! ah! c'est abominable!* (De Jonas.)

Tous, entraînant Philippe.

Allons, marchons, soyez donc raisonnable,
A votre sort, prince, résignez-vous,
On vient, je crois, quel tapage effroyable!
Ah! de ces lieux, bien vite éloignons-nous.

PHILIPPE, se débattant.

Ah! juste ciel! quel complot effroyable!
A moi, mes gens! Où me conduisez-vous?
Personne, hélas! quand le destin m'accable,
Qui donc viendra me sauver de ses coups?

(*Le bruit augmente, Sloop a été pousser le bouton de la boiserie; à la fin du chœur, ils entraînent Philippe qui crie au secours, et disparaissent par la porte dérobée qui se referme aussitôt.*)

SCÈNE X!

LA BARONNE, revenant à elle, FILZOW, ET TOUT LE BAL, accourant successivement, chacun à son masque à la main.

(*Le morceau de musique continue.*)

CHŒUR.

Pourquoi ces cris, quelle rumeur soudaine?

LA BARONNE, *émue et regardant de tous côtés.*

Le prince ! ô ciel ! comment le protéger ?

TOUS, *Mentourant.*
Que dites-vous ?

LA BARONNE.

On l'enlève, on l'entraîne
Loin de ces lieux.

TOUS.

Ah ! courons le venger.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Quel attentat ! quel complot effroyable !
Des ravisseurs suivons vite les pas ;
Venez, amis, quel que soit le coupable,
A son destin il n'échappera pas.

LA BARONNE.

Quel attentat ! quel complot effroyable !
Ah ! que ne puis-je, hélas ! suivre leurs pas,
En vain, son cœur envers moi fut coupable,
Le mien au moins ne le trahira pas.

PILZOW, *à part.*

Je suis vengé ! bonheur inexprimable !
De la parjure il faut suivre les pas ;
Seul maintenant, je suis le plus aimable,
Et son amour ne m'échappera pas.

TOUS.

Contre ce prince aimable,
Quel complot effroyable !
Quel est donc le coupable ?
Amis, suivons ses pas.

(*Ils sortent en désordre.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Acte trois.

Le Théâtre représente la place publique du premier acte.

(Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, entouré de plusieurs bourgeois qui le tiennent
au collet.

ON ENTEND LES CRIS :
Arrêtez !... Tenez-le bien !...

TOUS.

AIR du Vaudeville du Comte Ory.

Sans façon,
Marchez donc.
Nous tenons le traître
Qui sort de chaque maison
Droit par la fenêtre.
Bon,
En prison,
Mon garçon ;
On va te connaître,
Les bourgeois se vengeront,
Tu verras qu'ils ont
Du front.

MATHIEU, ivre.

Un moment... respect au caractère dont je suis investi...
sans que ça paraisse, je suis un fonctionnaire public en
activité.

TOUS.

Non, non, c'est lui ! . . .

1^{er} BOURGEOIS.

Il sortait du bal.

2^{me} BOURGEOIS.

Il a fait peur à ma femme.

3^{me} BOURGEOIS.

Il a embrassé ma servante.

2^{me} BOURGEOIS.

Il m'a fait une bosse à la tête.

1^{er} BOURGEOIS.

Et en sautant d'un second étage . . .

3^{me} BOURGEOIS.

Il est tombé dans ma chambre.

MATHIEU, *qui les écoute tranquillement.*

C'est donc ça qu'on m'a ramassé dans un fossé.

1^{er} BOURGEOIS.

Voilà déjà trois gardes de nuit que l'ont met au violon . . .
D'où viens-tu, toi ?

MATHIEU, *d'un air grave.*

C'est encore un secret pour moi . . . seulement je pré-
suppose que je ne pouvais pas danser au bal où je n'étais
pas invité . . . parole d'honneur ! en même temps que je
sautais du second étage de celui-ci, que j'embrassais la
servante de celui-là, et que je faisais une bosse à la tête de
Monsieur . . . c'est incohérent.

TOUS.

Il s' moque de nous . . .

MATHIEU.

Et puis vous dites que le coupable est un joli garçon,
leste, vif, et vous m'accusez . . . que diable ! il faut être
conséquent. (*A part.*) J' suis sûr que c'est ce petit imbé-
cille de Philippe qui aura fait des siennes.

TOUS.

Allons, allons, suis-nous chez le commandant.

MATHIEU.

Vous le voulez ? . . . Eh bien ! je vous fais observer que
c'est moi qui vous arrête.

AIR du Vaudeville des Moralistes.

Je conçois votre surprise,
D'moi maintenant vous avez peur ;
Mais je n'lâch'rai pas un' prise
Qui doit me faire tant d'honneur ;
Je ne veux plus rien entendre,
J'vous arrête au nom d'la loi.

(*A part.*)

En v'là-t-il que je viens d'prendre !
Quel beau coup de filet pour moi !

(*Haut.*)

Perturbateurs , faut qu'justice se fasse ;
Qu'on me suive , (*bis.*) et pour raison...
Marche , marche , et pas de grâce ,
C'est moi qui vous mène en prison.

Tous , l'entraînant.

Marche , marche , et pas de grâce ,
Marche , marche droit en prison.

(*Ils sortent ; le prince paraît aussitôt du côté opposé*)

SCÈNE II.

LE PRICE, seul, les suivant des yeux.

Ils s'éloignent!... à merveille!... Je n'avais d'autre moyen de leur échapper que d'attirer leur attention sur un autre point, et il paraît qu'en y courant ils en ont arrêté un autre. (*Riant.*) Ces bons bourgeois! ils ne s'y reconnaissent plus!... mais aussi que de bruit pour quelques baisers enlevés à la courte.

AIR : *Ah ! que de bruit.*

Ah ! que de cris
Ont jeté les maris !
Et les pères
Sévères...
Où ; mais ces cris,
Des baisers que j'ai pris,
Ont su doubler le prix.

Bon garde de nuit,
Depuis minuit
Je fais ma ronde ;
Tout le monde,
En chœur,
Où j'ai passé, crie... au voleur !
Remarqué,
Traqué,
Je frappe,
On me happe,
J'échappe.
Contre le gardien,
C'est à qui défendra son bien.
Chacun agité
Me redoute,
Et nul ne se doute
Qu'en cette cité
Je veille à la tranquillité !
C'est au danger,
Qu'un plaisir passager
Doit souvent tout son charme.
Sans quelqu'allarme,
Amour, tu n'aurais pas
Pour nous autant d'appas !
Ah ! que de cris, etc.

Ma foi c'est bien plus amusant que le bal, surtout si cette jolie petite Rose ne manque pas de parole à son fiancé... Voici le lieu du rendez-vous... Il est plus de trois heures, et elle ne paraît pas... Chut ! j'entends marcher.

SCÈNE III.

ROSE, arrivant du côté de la ville, avec une bouteille d'osier sous le bras, LE PRINCE.

ROSE, appelant à voix basse.
Stt ! stt ! Philippe !

LE PRINCE, à part.
C'est elle !

ROSE.
Es-tu là ?

LE PRINCE.

Oui, je t'attendais avec impatience.

ROSE.

Parle bas, nous pourrions réveiller les voisins.

LE PRINCE. (1)

Tu as raison, parlons bas. (*À part.*) Ça me convient assez.

ROSE.

Je viens bien tard... (*Ils s'asseyent sur un banc de pierre.*) Mais je ne m'étais pas aperçue que la bouteille était vide... j'ai été la faire remplir au cabaret du vieux Kalt... tu dois en avoir besoin... tiens, bois.

LE PRINCE, à part.

Allons, puisqu'il faut remplir son rôle... (*Il boit.*) Pouah! quelle horreur! (*Haut.*) C'est du schnick.

ROSE.

Et le meilleur du père Kalt. Encore un coup.

LE PRINCE, faisant la grimace.

Nom, non, merci. (*Lui prenant la main.*) J'aime bien mieux causer avec toi... de notre amour.

ROSE.

Ah! ah! Monsieur, vous avez déjà oublié que nous sommes brouillés?

LE PRINCE.

Nous sommes brouillés?... Ah! que c'est heureux!...

ROSE.

Heureux!...

LE PRINCE.

Sans doute, à cause du raccommodement; c'est si gentil de se pardonner... de se rapprocher...

ROSE, le repoussant.

Oh! mais vous vous rapprochez trop, vous.

LE PRINCE, la conduisant au banc:

C'est qu'il me tarde d'avoir ma grâce. D'ailleurs, c'est moi qui avait tort.

ROSE.

Non, non, c'est moi.

(1) Le Prince, Rose.

LE PRINCE.

Comme tu voudras , je n'y tiens pas.

ROSE, *riant.*

Pauvre garçon , il n'a pas de rancune.... Il était pourtant bien donné.

LE PRINCE, *à part.*

Il s'agit de quelque ruban. (*Haut.*) C'est pour ça que je ne voulais pas te le rendre.

ROSE,

Me le rendre!... Je te parle du soufflet que tu as reçu.

LE PRINCE, *riant.*

Ah! c'est que je ne l'ai pas senti d'une si jolie main.

ROSE.

Est-il galant!... Sais-tu une chose , Philippe? tu es bien plus aimable maintenant qu'hier soir , pourquoi donc ça?

LE PRINCE.

Bah ! tu trouves?...

ROSE.

Il n'y a pas de comparaison! (*Ils se lèvent.*) Tu as un petit air plus calin; et moi-même je me sens toute interdite.

AIR : *Riche d'espoir , fière de l'avenir.* (d'Antoine.)

C'est singulier , lorsque j' t'entends crier ,
Loin de trembler d'ta colère amusante ,
Je ris toujours quand tu crois m'effrayer ;
D'où vient qu' maint'nant je suis toute tremblante ?

(*Bis pour la reprise.*)

Quand tu m' parl's avec tant de douceur ,
Mon courage fuit , j'sens naître' la frayeur ;
Oui , dans mon cœur ,
J'éprouve un peu de peur.

(*Voulant s'en aller.*)

Aussi, Monsieur , vous allez achever votre tournée, et moi je rentre.

LE PRINCE.

Pas avant d'avoir dit que tu me pardonnes.

ROSE, *tendrement.*

Tu as raison. A propos, nous avons reçu l'argent....

LE PRINCE.

L'argent?

ROSE.

Oui, les 300 florins:

LE PRINCE, *à part.*

Je n'y suis pas du tout.

ROSE.

C'est le prince qui les a envoyés... Tu es donc bien avec lui?

LE PRINCE.

Avec le prince?... mais pas mal.

ROSE.

C'est fâcheux... Te v'là une bonne protection de moins.

LE PRINCE, *en riant.*

Bah! est-ce qu'il est mort?

ROSE.

Comment, toi qui veille sur la ville, tu ne sais pas la nouvelle?

LE PRINCE.

Je ne sais rien du tout.

ROSE.

On l'a enlevé cette nuit.

LE PRINCE.

Le prince Julien?

ROSE.

Par l'ordre du grand-duc.

LE PRINCE, *étonné.*

Pas possible?

ROSE.

Puisque le père Kalt a vu passer la voiture... il est bien loin, va.

LE PRINCE.

Pas si loin que tu crois.

ROSE, *baissant la voix.*

Au surplus, nous pouvons dire cela entre nous... c'est bien fait.

LE PRINCE, *s'approchant*

Pourquoi donc?

ROSE.

Un si mauvais sujet... Ah! était-il mauvais sujet; maintenant au moins il n'abusera plus des jeunes filles.

LE PRINCE , *se rapprochant encore.*

Oh ! non.

ROSE.

Il ne prendra plus la place des pauvres amans.

LE PRINCE , *la serrant dans ses bras.*

Je l'en défie bien.

ROSE , *lui donnant des petites tapes sur les mains.*

Finis donc ! . . . Et d'une hardiesse dès qu'il rencontrait une jeunesse un peu gentille . . . crac , aussitôt . . . (*Le prince l'embrasse.*) Eh bien , Monsieur , qu'est-ce que vous faites donc ? vous voilà comme le prince.

LE PRINCE (1).

Quelle différence , je suis ton fiancé . . . Dis donc , Rose , si nous rentrions à la maison ?

ROSE.

Ton père et ta mère qui dorment.

LE PRINCE , *l'attirant du côté de la maison.*

Je ne ferai pas de bruit.

ROSE.

Et ta tournée ?

LE PRINCE .

Elle est finie , . . . voilà le jour qui va paraître. (*A part.*) Elle hésite , oh ! ce serait charmant.

AIR du Vaudeville de la *Veste et la Livrée.*

Allons , Rose , sois donc moins méchante ;

Il faut obéir

A l'époux que tu vas choisir.

Viens , lorsque le bonheur se présente ,

Sachons le saisir ;

Car plus tard il pourrait s'enfuir.

ROSE , *se laissant conduire.*

Vous s'rez bien sag' , je suppose ?

LE PRINCE.

Je te le promets ici.

ROSE.

Au fait , je n'crains pas grant' chose ,

Il est presque mon mari.

(1) Rose , le Prince.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHILIPPE, *accourant du fond vers Rose, et lui prenant l'autre main.* (1) — *Le jour vient graduellement.*)

PHILIPPE, *essoufflé.*

Où allez-vous, Mam'zelle ?

ROSE, *poussant un cri.*

Philippe !

(*La Musique reprend.*)

(*Les regardant alternativement.*)

Quel mystère ! ô ciel ! mon trouble augmente.

Quel est donc celui

Que je prenais pour mon mari ?

D'effroi je me sens toute tremblante.

(*A Philippe.*)

Près d'moi, mon ami,

Tu viens à propos, Dieu merci.

PHILIPPE.

C'est monseigneur qui me représente.

Vraiment c'est joli

D'prendre ainsi

La plac' d'un mari.

D'effroi mon âme est toute tremblante !

Ne crains rien ici,

Car j'arrive à temps, Dieu merci.

LE PRINCE, *riant.*

Pauvre enfant ! elle est toute tremblante

De trouver ici

Deux amans au lieu d'un mari.

L'aventure aurait été charmante,

Si ce cher ami

Fut arrivé plus tard ici.

(*Jour entier.*)

LE PRINCE, *à Philippe* (2).

Comment, te voilà déjà ; nous étions convenus que tu m'attendrais à la taverne.

(2) Il a le costume de la première Scène du premier Acte, et le domino rose sur le bras.

(2) Rose, Philippe, le Prince.

PHILIPPE.

C'est ça, vous m'auriez joliment fait croquer le marmot.
Ah! vous devriez rougir, mon prince.

ROSE, *reculant.*

O ciel!... le prince que je croyais en route.

PHILIPPE.

Il allait me faire faire un beau chemin.

LE PRINCE.

Pourquoi laisses-tu passer l'heure du rendez-vous ?

PHILIPPE.

Est-ce que je pouvais y être, puisque je voyageais pour vous ?

LE PRINCE.

Pour moi ?

ROSE.

D'où viens-tu donc ?

PHILIPPE.

De me promener en carosse, avec quatre grands estaffiers en guise de pages.

TOUS DEUX.

Comment ?

PHILIPPE.

Sans mon courage... et un accident qui a manqué nous faire verser, vous seriez, à l'heure qu'il est, c'est-à-dire, je serais... entre quatre murailles, au fond d'une forteresse.

ROSE.

Est-il possible !

LE PRINCE, *riant.*

On voulait donc m'enlever réellement, et c'est toi....
C'est délicieux !

PHILIPPE.

Oui, riez, si l'on me rattrape à faire l'altesse...

LE PRINCE.

Mais conte-moi donc...

PHILIPPE.

Pardine... c'est tout simple... tandis que j'arrangeais vos affaires de mon mieux... et (*regardant Rose.*) que vous dérangiez les miennes... j'étais au bal... où l'on me préparait une danse...

AIR : *France chérie.*

Saisi d'un bras qui n' me semblait pas mince,
 Dans un caross' dont je n' pouvais bouger,
 Je me sentais em'né du train d'un prince,
 Ou d'un fripon qui part pour l'étranger.
 J'voulais parler ; mais à chaque demande
 Ou m' répondait : silence ! Mousigneur.
 — Ce n'est pas moi. — Nous faisons c'qu'on nous commande.
 — Allez au diable ! — Vous nous faites trop d'honneur.
 Mais , ô miracle ! au détour d'une rue ,
 Que nous venions d' parcourir au galop ,
 De l'équipage , une bête abattue ,
 Dans notre élan nous arrête aussitôt.
 D'un coup de poing une vitre est cassée ;
 Je vois soudain tout le peuple arriver.
 Alors je crie à la foule empressée :
 « Sauvez le prince , on veut vous l'enlever ! »
 On nous entour'. — C'est le duc qui l'ordonne ,
 Dit mon geolier , et voici son décret.
 Tandis qu'il cherche l'ordre qui m'emprisonne ,
 Le prisonnier s'échappe et disparaît
 Il me poursuit l' inutile ressource !
 Comme un oiseau je rase les maisons.
 Il perd ma trac' . . . car j'avais , dans ma course ,
 La joie au cœur , et des ail's aux talons . . .
 Enfin , j'accours ici l'âme ravie ,
 Et n' me plains plus , puisque dans mon malheur ,
 Après avoir là bas sauvé ma vie
 J'arrive à temps pour sauver mon honneur.

ROSE.

Pauvre garçon , a-t-il couru des dangers.

PHILIPPE , *s'essuyant le front.*

Et de toutes les couleurs.

LE PRINCE.

Qui diable a pu me jouer un pareil tour ?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien . . . Mais rendez-moi mon costume ;
 j'en ai assez comme ça , et je tremble toujours qu'une
 nouvelle méprise . . .

SCÈNE V.

LES MÊMES, MATHIEU, *accourant.*

MATHIEU.

Philippe! Philippe! Ah! te voilà, bravo, mon garçon, à toi la pomme, tu as joliment travaillé.

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

MATHIEU.

Tu es cause que le corps des gardes de nuit est arrêté en masse.

PHILIPPE et ROSE.

Ah! mon dieu!

MATHIEU.

On m'a relâché sur mon physique; incompatible avec les faits articulés, mais on sait que c'est un nouveau qui a bouleversé la ville... on l'accuse. Le commandant a pris sa canne des grandes revues, ainsi tiens-toi bien.

PHILIPPE.

Miséricorde!... (*Au prince.*) C'est encore vous qui êtes cause de...

ROSE.

Ah! monseigneur, ne l'abandonnez pas.

LE PRINCE, *le faisant passer derrière lui.*

Ne crains rien, reste-là; puisqu'il y a du danger, je garde tes habits.

MATHIEU, *regardant de côté.*

V'là le commandant.

PHILIPPE, *bas à Rose, en se mettant devant elle.*

Cachez mes épaules, c'est l'important.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PILZOW, BOURGEOIS DES DEUX SEXES, ensuite SLOOP.

CHŒUR.

AIR : *Ici quelles merveilles. (de Jonas.)*

Non, pour lui point de grâce,
Nous saurons le punir!

D'une si grande audace
L'insolent va se repentir.

PILZOW, *allant au prince, et trompé par le manteau* (1).

C'est donc toi, misérable, qui te permets... (*le prince te regarde.*) Que vois-je? le prince! (*balbutiant.*) Mengott, lui que je croyais... que je devais supposer...

LE PRINCE, *sévèrement.*

En route pour la forteresse de Steilberg, n'est-ce pas, monsieur le comte?

PILZOW, *troublé.*

Plaît-il, mon prince?

LE PRINCE, *à part.*

C'est lui.

PILZOW.

J'ignore absolument... et je puis vous jurer...

SLOOP, *accourant* (2).

Commandant! commandant! eiu nouvelle: le prisonnier s'est échappé!

LE COMTE, *avec colère.*

Imbécille, je le sais bien, puisque le voilà.

SLOOP, *montrant Philippe.*

Di tout, di tout; le foilà... l'autre là-bas.

PILZOW, *à mi-voix.*

C'est lui que tu as enlevé, maladroït... Huit jours de cachot pour t'apprendre à te tromper.

SLOOP, *voulant sortir.*

J'y fais, commandant.

LE PRINCE, *faisant un signe* (3).

Un moment... Reste, je le veux. (*Sloop s'arrête.*) Vous ne pouvez plus nier la part que vous avez à tout ceci, Monsieur le comte, et je veux savoir...

PILZOW, *confus.*

Il est vrai... altesse... je suis coupable.

LE PRINCE.

Ah!...

PHILIPPE.

Il va être obligé de se donner la schlague à lui-même.

(1) Mathieu, le Prince, Pilzow, Rose, Philippe.

(2) Mathieu, le Prince, Pilzow, Sloop, Rose, Philippe.

(3) Mathieu, Sloop, Pilzow, le Prince, Philippe, Rose.

ROSE, *bas.*

Tais-toi donc.

PILZOW, *vivement.*

Mais, j'allais envoyer sur vos traces, mon prince, j'avais hâte de réparer la plus noire ingratitude; car c'est à vous que je dois la main de la baronne.

LE PRINCE, *étonné.*

La baronne!

PILZOW.

Vos sages conseils l'ont enfin décidée.

LE PRINCE.

A vous épouser?

PHILIPPE, *bas.*

Chut! c'est moi qui ai arrangé ça.

PILZOW.

Je n'attendais pas moins d'un prince qui assure notre bonheur, en s'unissant à la princesse Ulrique.

LE PRINCE, *plus étonné.*

J'épouse... la princesse...

ROSE.

Ah! que c'est heureux pour toute la ville.

PILZOW.

Je lui ai porté votre bague de votre part.

PHILIPPE, *bas.*

C'est moi qui la lui ai envoyée, ne dites rien.

LE PRINCE, *bas.*

Ah! ça, as-tu perdu la tête?

PILZOW.

Votre conduite a comblé de joie votre auguste mère.

LE PRINCE.

Ma conduite?

PHILIPPE, *bas, en regardant Rose.*

Il en a fait de belles!....

PILZOW.

Sans doute... Cet impôt que vous avez refusé de signer.

PHILIPPÈ, *bas.*

C'est encore moi....

PILZOW.

Vos dettes du jeu payées.

PHILIPPE, *bas.*

Toujours moi...

PILZOW.

Et votre gouverneur que vous venez d'exiler.

LE PRINCE.

Quoi! cet honnête Rixdaller?... Comment drôle?...

PHILIPPE, *bas*.

Par exemple, je lui ai dit de s'en aller, voilà tout. Il a été plus loin que je n'aurais cru.

PILZOW.

Ah! que vous avez bien fait, mon prince... on sait le trafic honteux qu'il fesait de vos bontés, et chacun se félicite d'être délivré d'un pareil hypocrite.

LE PRINCE, *confondu*.

Ah! j'ai fait tout cela... je n'en reviens pas. (*Bas à Philippe.*) Et c'est toi qui as eu l'impertinence de faire tant de bien en mon nom? tu as donc de l'esprit?

PHILIPPE.

Je vous remplaçais, monseigneur.

LE PRINCE.

C'est juste... (*Haut.*) Allons, allons; je ratifie tout.

TOUS.

Vive son altesse!

MATHIEU.

Qui, mais le coupable, il faut qu'on le trouve d'abord, nous ne pouvons pas rester comme ça en expectative devant la schlague.

PILZOW.

Oui, il faut absolument que je punisse quelqu'un.

ROSE, *à part*.

Il y tient.

LE PRINCE.

Ceci me regarde... je le connais, le coupable.

ROSE, *à part*.

Moi aussi.

PHILIPPE, *à part*.

Moi aussi.

LE PRINCE.

Oui, mes amis, il y avait cette nuit un mauvais sujet parmi vous, je le sais mieux que personne; et, comme en épousant ma cousine, je reprends les pouvoirs que mon père m'avaient laissés, je me charge de tout arranger... (*A Philippe.*) Philippe, je te destitue.

ROSE.

Quoi, monseigneur?...

PHILIPPE.

Par exemple!...

LE PRINCE.

Je te nomme intendant de mon château d'Holsbach, avec 600 florins d'appointemens.

PHILIPPE et ROSE

Est-il possible ?

LE PRINCE, *regardant Rose.*

Et pour t'indemniser de quelques petits désagrémens, je me charge des frais de ta noce avec Rose.

ROSE, *sautant de joie.*

Quel bonheur!

PHILIPPE.

V'là-t-il un prince!... je n'aurais pas mieux fait, moi qui m'en pique!... Vive monseigneur!

TOUS.

Vive monseigneur!

LE PRINCE.

C'est bien, mes amis, c'est bien, silence sur tout ce qui s'est passé. (*Regardant avec plaisir Philippe et Rose qui se parlent bas avec joie.*) C'est singulier, leur joie me cause un plaisir... Est-ce qu'il y aurait plus de profit à faire des heureux que des folies?... il faudra que j'essaie.

CHŒUR FINAL.

AIR du Maçon.

Amis, de son altesse
Célébrons les bienfaits ;
Son nom sera sans cesse
Cher à tous ses sujets!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.